

## Gérard Mordillat et Jérôme Prieur, *Jésus contre Jésus*, Paris 1999, Seuil.

Par Jacques Schlosser

(article paru dans *Cahiers Évangile* 112, juin 2000, 57-63)

Gérard Mordillat et Jérôme Prieur (désormais MP), auteurs de diverses œuvres littéraires et cinématographiques reconnues, ont fait leur incursion récente dans le champ biblique en montrant les visages, et en faisant entendre les voix d'un certain nombre d'exégètes. Dans le livre publié en 1999, ils s'expriment directement et sous leur responsabilité propre. Il importe donc de bien séparer l'entreprise qui a abouti à *Corpus Christi*, avec le succès que l'on sait, et ce livre signé des deux auteurs.

### *La thèse centrale*

“ Les évangélistes vont réussir l'exploit de faire de l'histoire avec rien ”. Appliqués à un épisode particulier du récit évangélique (p.125), ces mots me paraissent convenir pour caractériser la thèse centrale du livre. Si, pour le moment, nous laissons de côté la négation que les mots “ avec rien ” opposent à la perception traditionnelle des évangiles, nous pouvons retenir que l'accent va être mis sur la créativité du travail littéraire des évangélistes, sur leur “ projet d'écriture ” ; il s'agit de prendre “ le texte pour lui-même, pour du texte ” et de “ couper le lien ombilical entre histoire et littérature ” (p.246-247). Un tel angle d'approche ne surprend plus aujourd'hui, après le développement de l'école rédactionniste (*Redaktionsgeschichte, Kompositionskritik*) qui en relève au moins pour une part, et l'émergence forte de l'analyse sémiotique ainsi que de l'analyse narrative. On le trouve d'ailleurs déjà au 19<sup>e</sup> siècle, dans les travaux de Bruno Bauer (voir A. Schweitzer, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, Tübingen <sup>5</sup>1933, surtout p.141-161). Mais l'évocation de l'idée que les évangiles sont de pures constructions littéraires, telle que Bauer l'élabore, fait tout de suite apparaître une différence entre lui et MP. Bruno Bauer se fixait sur un évangile particulier, Mc pour commencer, et s'efforçait de le saisir dans son individualité littéraire. MP, qui font fréquemment, et de manière intéressante, appel aux peintres comme témoins de la réception des textes, me semblent pratiquer largement ce que, à juste titre, ils déplorent (p.94) dans les représentations des scènes évangéliques proposées par les artistes : le mélange des données tirées des divers évangiles. Or “ les ” évangiles ne sont pas une œuvre littéraire, ils ne le sont que chacun pour sa part. Il me paraît d'une inconséquence méthodologique assez sérieuse, je le note en passant, que de s'orienter d'après le projet d'écriture et de se fonder sur le travail narratif, sans respecter suffisamment la spécificité et l'autonomie de l'œuvre littéraire concrète.

L'objectif qui consiste à “ couper le lien ombilical entre histoire et littérature ” paraît relever d'une problématique insuffisamment réfléchie. L'idée que, s'il y a de la littérature, il n'y a pas d'histoire, et que, s'il y a de l'histoire, il n'y a pas de littérature est assurément courante dans l'opinion. Mais un minimum de réflexion épistémologique suffit pour en montrer le caractère erroné. En un sens tout est littérature, même l'histoire (au sens du récit sur le passé). Jules César fait de la littérature quand il raconte la guerre des Gaules. Et c'est avoir une conception réductrice de la littérature que de la supposer incapable de germer autour d'un fait historique. Les rapports entre histoire et littérature sont étudiés depuis bien longtemps, particulièrement dans la tradition herméneutique (par exemple P. Ricoeur, *Temps et récit*), mais également dans l'historiographie et nous ne manquons pas, en France, de travaux sur la question (H.I. Marrou, P. Veyne ; M. de Certeau, et bien d'autres). Nous disposons aussi d'études accessibles (par exemple F.

Hartog, *L'histoire d'Homère à Augustin*, Paris 1999) sur le fonctionnement de l'historiographie et de l'historien dans le monde ancien. Il est regrettable que MP ne se soient pas préoccupés de ce type de questions.

### *La liberté créatrice des évangélistes*

À n'en pas douter, MP sont de grands lecteurs. Au cours de ces dernières années ils ont acquis un impressionnant bagage de connaissances dans le domaine de la Bible et du judaïsme. Ils ont manifestement lu de nombreuses sources (la Bible, Flavius Josèphe, Philon, Celse, Porphyre...). Ils connaissent aussi une partie importante de la littérature secondaire ; il est cependant dommage, je le note en passant, que la production allemande soit assez peu prise en compte et, eu égard à l'intérêt qu'ils manifestent pour Judas Iscariot, on regrette en particulier que MP n'aient pas eu accès à la solide monographie consacrée à ce personnage par H.J. Klauck en 1987. Malgré cette carence, leur information est bonne et, si leur texte comporte d'assez nombreuses coquilles (erreurs de référence en particulier), les bévues sont plutôt rares. J'en relève néanmoins quelques-unes : la datation du schisme samaritain au 9<sup>e</sup> s. (p.331), l'attribution du deuxième livre des Maccabées à Jason de Cyrène (p.157), la référence à une *deuxième* lettre à Polycarpe alors qu'il n'en existe qu'une seule (p.178), les erreurs relatives à Vatican II (p.43), l'interprétation douteuse du verbe grec *pherô* (p.75-76, voir le dictionnaire du Nouveau Testament de W. Bauer) ou bien du verbe *legô* (p.250, voir W. Bauer). De manière générale, je déplore que MP aient choisi le plus souvent de renvoyer aux sources et aux commentaires de façon globale, sans références exactes. J'imagine que cette option a été prise pour éviter d'alourdir l'ouvrage. Mais elle entraîne une conséquence fâcheuse : le lecteur ne reçoit pas les moyens de vérifier, par exemple la thèse (p.337) du caractère secondaire et tardif de Lc 3,1-2, pour laquelle l'adjectif "avéré" ne paraît vraiment pas convenir !

Nos auteurs lisent avant tout les évangiles, ils le font sans se "laisser intimider par l'habitude" (p.268), avec passion, avec acharnement même. Ils cherchent inlassablement à en détecter les particularités, les tensions internes, le dynamisme. Mais sans doute par leur sensibilité d'écrivains et par leur propre pratique de l'écriture, ils s'efforcent de mettre au jour les ressorts cachés des évangiles. Un exemple impressionnant est fourni par l'étude de Mc 16,1-8 (p.129-147) où l'on trouve, à côté de telle ou telle interprétation de détail qui peut paraître saugrenue et d'une appréciation trop négative sur l'historicité foncière de la tradition relative à la démarche des femmes au tombeau, des explications dignes de haute considération, dans la ligne des lectures de type narratologique ou sémiotique. Ils m'ont fait penser en particulier aux travaux de W. Kelber (surtout *Tradition orale et écriture*). Pour ce qui est de la visée et des caractéristiques des évangiles (considérés par rapport à leur genre littéraire), MP touchent souvent juste, et, n'étaient quelques exagérations dues peut-être à l'excitation de l'écriture, je souscrirais sans trop de peine à leurs formules, par exemple quand ils présentent les choses ainsi : " Les textes évangéliques sont d'abord des textes de propagande dont l'objectif est de propager la foi, d'attirer, de convaincre, de convertir. Leur projet est, avant tout, de faire de leurs destinataires des *croyants* " (p.12, italiques de MP, voir aussi p.294 et passim). Ils précisent aussi et avec raison que les textes ne sont pas fixés dès le départ : " ils s'adaptent aux circonstances, s'ajustent aux nécessités, à la propagande, à la liturgie, à l'enseignement, à la doctrine " (p.127).

À mon sens, donc, les deux auteurs ont largement raison quand ils insistent sur l'apport des rédacteurs, et même, pour une part, quand ils soulignent le caractère largement construit de l'histoire narrée par les évangélistes. Mais, qu'on me permette d'anticiper mon jugement, ils ont tort quand ils disent, supposent, suggèrent, insinuent (très souvent sous forme de questions) que le travail littéraire opéré par les évangélistes ne repose sur à peu près aucune information qui permettrait de remonter jusqu'à Jésus. Quelques réflexions, parfois d'ordre plus spécifiquement méthodologique, s'imposent ici.

## *Des ratés dans la méthode*

Je note d'abord la grande confiance que, quand ils se placent sur le terrain de l'histoire, MP semblent accorder aux écrits rabbiniques (par ex. p.24.28.50.102.113) – voire aux *Toledot Yeshuh* dont ils estiment (à la suite de Voltaire ?) les origines “ très anciennes ” (p.112) – ou aux écrits chrétiens non canoniques (par ex. l'évangile secret de Mc, p.144). Je constate, à l'inverse, leur assez grand scepticisme pour les questions relatives aux évangiles : leur datation (p.121), les liens littéraires existant entre eux, les théories échafaudées par les exégètes des deux derniers siècles pour établir des systèmes explicatifs. Certes, il faut reconnaître qu'aucune de ces théories ne s'est totalement imposée, et le scepticisme est compréhensible eu égard aux positions divergentes des chercheurs. Mais il ne faut pas méconnaître la nature des hypothèses proposées par les chercheurs en les assimilant à de simples suppositions. Dans la recherche, il y a des objets qu'on ne peut qu'approcher, parce que les documents sont parcellaires ou divergents. Les hypothèses critiques ont pour rôle de dire jusqu'où on peut s'approcher, et de délimiter en quelque sorte le champ à l'intérieur duquel les choses sont discutables, c'est-à-dire peuvent être discutées sur la base d'observations et d'arguments, tandis qu'à l'extérieur de ce champ dominant la supposition libre, l'imagination non contrôlée. En l'occurrence, en dépit de la pluralité des hypothèses, les chercheurs se montrent plus fermes et plus concordants que ne le pensent MP pour ce qui touche la préhistoire et la formation progressive des textes. Tous ces points, que nos auteurs n'ignorent évidemment pas (voir en particulier p.122-129), mais dont ils ne tiennent guère compte dans leur argumentation générale, sont de première importance quand on bascule de l'analyse littéraire vers l'enquête historique. À mon avis, la prise en compte de la *Formgeschichte*, en dépit de l'*aggiornamento* dont cette dernière a besoin et qui est d'ailleurs en partie fait, reste indispensable pour quiconque s'intéresse à Jésus historique, et les carences de nos auteurs en la matière fragilisent selon moi bien des développements. Entre “ l'époque où Jésus vivait ” et “ l'époque où les évangélistes sont à l'œuvre ” (p.327) il n'y a pas rien, et l'exploration difficile de ce temps intermédiaire est décisive pour la restitution de l'histoire de Jésus.

La sensibilité à la sociologie ou/et aux sciences sociales fournit plus d'un éclairage intéressant dans l'ouvrage. Mais les auteurs manquent parfois de nuance. Pour donner un seul exemple, Lc 22,24 (p.306) est interprété comme une disqualification des premiers disciples judéo-chrétiens, cela par juxtaposition de Pierre et de Judas dans le contexte. Mais la critique littéraire des textes permet de conclure que Lc 22,24 a été mis là par le rédacteur, et on n'a guère de raisons de penser que les conflits entre les “ héritiers naturels ” et les nouveaux-venus aient été particulièrement vifs dans les communautés auxquelles Luc s'adresse. Le souci de Luc de construire un discours testamentaire (Lc 22,21-38) rend bien mieux compte des données.

Nos auteurs évoquent avec talent et, je l'ai dit, sur la base d'une information large les avatars de la recherche. Pourtant, on aimerait parfois, là aussi, plus de nuances et d'exactitude. Le scepticisme de Bultmann en matière de connaissance historique de Jésus était nettement moins radical qu'on ne le laisse entendre ici en citant quelques phrases du *Jésus* sans grande considération de leur contexte. Par ailleurs, il n'est pas exact de dire que la deuxième quête (en gros les recherches sur Jésus menées entre 1950 et 1985, surtout en Allemagne) “ constatait la discontinuité radicale entre Jésus et Jésus-Christ ” (p.47) ; le fameux débat entre Bultmann et Käsemann prouve le contraire. À mon goût, les “ il est évident ”, “ il est incontestable ” etc... sont bien trop nombreux dans le livre de MP.

L'imagination est indispensable à l'historien, lui qui doit reconstituer un ensemble avec des *membra disjecta* et faire apparaître des convergences qui n'apparaissent pas à la surface des documents. La part qu'il convient de réserver à l'imagination dans le travail de construction revenant à l'historien est objet d'appréciation personnelle. À mon sens

les deux auteurs y recourent trop massivement ; les argumentations fondées sur “ il n’est... pas impossible que ” (p.113) ; “ on peut très bien imaginer ” (p.140), “ rien n’interdit de supposer ” (p.203) ou “ d’avancer l’hypothèse ” (p.62) surabondent. Je pense, quant à moi, qu’il vaut souvent mieux renoncer à proposer une explication plutôt que d’avancer une réponse purement conjecturale. Il ne faut jamais oublier que, si belle soit-elle, une construction édifiée sur des suppositions accumulées est aussi fragile qu’un château de cartes. Mais, surtout, il convient de veiller avec attention à ne pas être dupe d’une sorte de principe secret qui voudrait que tout ce dont le contraire n’est pas positivement prouvé peut être vrai, voire est vrai. Je ne suis pas sûr que MP aient échappé entièrement à ce piège.

### **Une sélection étonnante**

Pour l’essentiel, l’ouvrage porte sur les récits que les évangiles consacrent aux derniers jours de Jésus, en somme à la passion et à la résurrection. Toutefois MP proposent d’abord un long chapitre (p.19-70) dont l’orientation est plus générale. Ils y présentent les sources juives et païennes disponibles pour la recherche historique ; ils y examinent les questions classiques : la chronologie, la famille de Jésus, le groupe composé par Jésus et les disciples. Le plus souvent les observations faites sont fines et justes, mais on y rencontre aussi des curiosités, voire des bizarreries. Je mentionne quelques points. 1. L’historicité de Jésus est affirmée sans réserve. 2. Pour ce qui touche la date de la mort de Jésus, les auteurs exposent en gros les positions classiques (mais il faut rectifier les dates indiquées p.34 : c’est le 15 nizan pour les synoptiques et le 14 pour Jn) sans se prononcer vraiment. Ils ne me paraissent pas avoir raison d’attribuer aux partisans de la chronologie johannique, qui, contrairement à ce qui est suggéré (p.38), ne font absolument pas l’unanimité, un aveuglement dicté par la théologie. 3. MP s’égarent quand, sur la base d’un dossier incomplet (les mentions de Joseph, l’époux de Marie, ne se réduisent pas, comme on nous le dit, aux évangiles de l’enfance : voir p.22-23, où il faut ajouter Lc 3,23 ; 4,22 et Jn 6,42) et d’arguments spécieux (un emploi tout à fait particulier de *parthenos*), ils tentent d’accréditer la thèse que Jésus était un enfant illégitime de Marie et que l’affirmation de la virginité de Marie devait contrer cette situation fâcheuse. 4. Ils ne convainquent pas non plus quand ils veulent expliquer le fameux témoignage flavien (un texte des *Antiquités*, où Flavius-Josèphe parle longuement de Jésus), dans son intégralité, comme une interpolation chrétienne. Je ne nie pas que certaines des difficultés signalées par eux à ce propos subsistent, mais l’hypothèse d’un texte de Josèphe glosé par une main chrétienne, pour laquelle la recherche récente se prononce largement et de façon soigneusement argumentée (voir par exemple G. Theissen –A. Merz, *Der historische Jesus*, Göttingen 1996, p.75-82 ; le livre est maintenant traduit en anglais) ne peut être congédiée en invoquant les préoccupations apologétiques des chercheurs. 5. Le plus étonnant est le silence presque complet de MP sur la prédication de Jésus, y compris sur le royaume de Dieu auquel ils ne consacrent que quelques lignes tout en déformant indûment (cf Lc 13,28-29) le concept dans un sens nationaliste et terrestre (l’affirmation est reprise comme une évidence p.259). Le délicat problème de la Loi est expédié en deux pages (p.323-324). Bultmann lui-même soulignait que bien des choses sûres peuvent être restituées en ce qui concerne la prédication de Jésus. C’est assurément une option curieuse, et lourde de conséquences, que de tenter une restitution de la figure historique de Jésus en faisant très largement abstraction de sa vie publique. 6. Une autre grosse surprise vient de ce qu’on tient pas suffisamment compte des lettres de Paul quand il s’agit d’élucider ce qui a pu se passer après Pâques. Certes, MP ne les ignorent pas, et ils en parleront plus au long dans d’autres parties du livre. Mais, notons-le dès à présent, ce sera parfois de façon bien légère, et à l’occasion en lançant des affirmations dépourvues de tout fondement sérieux. J’y range la thèse (p.213ss) selon laquelle les lettres pauliniennes sont des œuvres collectives et très évolutives. L’affirmation que les lettres sont toutes composites est

présentée à tort comme un acquis de la recherche – à tort, car la critique récente se montre de plus en plus réticente devant les déconstructions proposées naguère, par exemple pour 1 Corinthiens ou pour Philippiens. Les informations relatives aux pratiques épistolaires (p.338-339) ont besoin d'une sérieuse révision : il faut à tout le moins mentionner des textes essentiels pour le sujet tels que 2 P 3,15-16 ; 1 Co 16,21 et Ga 6,11.

### *Passion et résurrection*

Les chapitres consacrés à la passion et à la résurrection sont fort riches et, dans l'ensemble, assez convaincants dans leur démarche. On apprécie en particulier la très bonne documentation historique sur la crucifixion, et aussi la modération avec laquelle est présenté le rôle joué par les textes scripturaires pour la rédaction des récits de la passion ; il y a incontestablement une corrélation entre les écrits prophétiques et les détails des récits, mais le rapport génétique ne va pas toujours dans le même sens. Certes, il peut arriver que le texte scripturaire conduise à créer l'événement. Encore faut-il garder la mesure ; en effet, les études sur l'intertextualité ne prétendent pas que le fait même de rapporter un épisode en se servant de mots ou de citations anciens suppose qu'il n'y a pas eu d'événement. Il arrive d'ailleurs aussi que l'événement appelle le texte scripturaire.

Pour ce qui touche la résurrection en général, MP évoquent d'abord la naissance de cette foi dans le judaïsme et insistent à juste titre sur la période maccabéenne. Mais on ne devrait pas omettre les amorces antérieures, par exemple Is 24-27. La prise en compte de ces chapitres aurait sans doute évité aux auteurs, qui ont raison de souligner les liens de la doctrine avec une réalité historique ou sociologique déterminée, la majoration excessive de ce fait. Le vieux dogme, qui établissait un lien ferme entre la justice et le bonheur d'une part, entre la désobéissance et le malheur de l'autre, était ébranlé bien avant la période des Maccabées. Mais surtout MP n'auraient sans doute pas pu suggérer aussi facilement que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, la situation de tension sociale qui, selon eux, caractérisait la Galilée de la première moitié du premier siècle, favorisa la foi en la résurrection. Ce qui est dit, très rapidement, sur " l'invention de la christologie " (p.171) paraît arbitraire, y compris l'exploitation des termes nazôéen et nazaréen, mais la question, très délicate, posée par ces termes n'a pas, à ce jour, reçu de réponse satisfaisante dans la recherche critique et je n'en ai pas non plus à proposer. Par contre les pages sur la diversité des langages relatifs à la résurrection sont convaincantes (on aurait pu ajouter le sens intransitif du verbe *anistèmi*, se relever, se redresser) et l'importance du recours à l'Écriture est bien vue. Mais je ne puis plus suivre les auteurs quand, vers la fin de leur développement, ils envisagent dans un sens apparemment favorable la possibilité que les apparitions de Jésus aient été " scrutées dans la Bible avant d'être vues par Pierre, Paul ou Marie-Madeleine ", et que la croyance ait été " le fruit d'une maturation relativement longue " (p.183-184). On ne peut arriver à de telles spéculations que si, en ne tenant pas compte de la chronologie des textes, on néglige la priorité bien établie des formules de foi et des fragments d'hymnes par rapport aux récits.

Passant aux apparitions, MP se réfèrent en prologue à Thérèse d'Avila pour déterminer, si possible, les caractéristiques d'une vision du ressuscité, ce qui revient à choisir d'emblée *une* des possibilités offertes pour interpréter le verbe " voir " utilisé par les textes du Nouveau Testament à propos de l'expérience pascalle. Mais pourquoi écarter d'emblée un " voir " plus ordinaire, plus sensoriel, par exemple dans la fameuse exclamation de Paul : " n'ai-je pas vu le Seigneur ? " (1 Co 9,1). Il convient de rappeler que Paul parle tout autrement quand il rend compte de ses expériences mystiques dans 2 Co 12,1-10,...il parle, là, à la manière de Thérèse ! Le témoignage de Paul retient l'attention surtout à travers l'étude de la formule traditionnelle de 1 Co 15,3b-5 et l'importance de *ôphthè* (" a été rendu visible " ou " s'est fait voir ") est dûment

reconnue. Derrière les listes de témoins (15,5-8) se cachent des conflits de légitimité qui opposent des groupes distincts et rivaux. À mon avis, on peut négliger les pages de MP sur les récits lucaniens de la christophanie de Paul, car elles reposent sur une méthodologie inconséquente. Nous en arrivons ainsi à ce qui intéresse avant tout MP dans cette partie du livre : les récits d'apparition de la tradition évangélique. Leurs divergences et leur diversité sont rappelées, les visées apologétiques des récits de Lc et de Jn apparaissent bien mises en relief. Mais, à l'exception de Jn 20,1-18, les récits individuels ne sont pas analysés pour eux-mêmes. Comme on sait, Pierre est crédité, en 1 Co 15 en particulier, de la première apparition du ressuscité. Cette protophanie, qui n'est pas racontée dans les évangiles de la résurrection, se cacherait derrière les récits de la transfiguration. Des récits aussi disparates que ceux que les finales des évangiles consacrent aux apparitions peuvent-ils avoir quelque valeur historique ? On connaît le jugement négatif de l'exégèse la plus critique sur la question, et il est repris par MP dans toute sa radicalité, au point même qu'ils semblent considérer comme sans valeur historique non seulement les récits actuels mais les traditions anciennes sur les apparitions à Pierre, aux douze et aux femmes. Tout en marquant ma forte divergence avec les deux auteurs sur ce dernier point, j'attire l'attention sur l'intérêt de la perspective qu'ils énoncent en ces termes : "La dramaturgie de chaque scène de qui-proquo, indépendamment de toute espèce de référence à l'histoire, appelle à l'intérieur du récit ceux qui doutent, ceux qui hésitent à reconnaître le Christ sous Jésus" (p.234).

À propos de l'épisode de Barabbas, MP développent d'abord, et de façon intéressante, plusieurs aspects qui touchent à la situation historique, politique et sociale de la Galilée et de la Judée dans la première moitié du premier siècle. On les suivra avec moins d'entrain, quand ils entrent dans le "terrain spéculation" (p.255), comme ils disent eux-mêmes, en prétendant qu'il faut de toute façon spéculer quand les données des textes paraissent inexploitable. Soit. Il y a cependant une différence entre une spéculation qui prend son point de départ dans les textes et reste arrimée autant que possible à eux, et une autre, très largement pratiquée dans ce chapitre et le suivant, qui de proche en proche devient une pure construction de la fantaisie. Par exemple : le récit de la quête de l'âne pour l'entrée triomphale à Jérusalem cacherait un coup de main organisé pour voler une monture, avant l'entrée à Jérusalem, "une action de guérilla" (p.261). On construit la thèse de l'échange entre "Jésus Barabbas", c'est-à-dire le Jésus violent et zélé appartenant selon eux à l'histoire, et Jésus de la foi et christ de Pâques, tout en maintenant ouvertes d'autres possibilités de lecture. Est-ce que cet "échange" est à prendre comme la justification du titre curieux "Jésus contre Jésus" donné au livre ?

À travers un cheminement laborieux, qui m'a semblé personnellement interminable, MP mettent peu à peu en place, sans tenir le moindre compte du niveau historique ou chronologique des textes, la thèse qu'il n'y a pas eu de trahison de Judas, ils suggèrent même avec quelque insistance que ce personnage – magnifique héros qui, comme on sait, fascine les romanciers – est inventé à titre de figure symbolique chargée de représenter les Juifs, mais aussi les déviants, plus exactement ceux que, de son point de vue particulier, chaque courant du christianisme, chaque faction, considérait comme des faux frères. CQFD – sauf qu'il ne s'agit pas ici de démonstration mais de construction, où l'imagination tient plus de place que la lecture vraiment critique des textes. Les auteurs affirment par exemple (p.319), en se fondant sur les noms, que Judas est le seul des principaux personnages dont le nom doit évoquer encore son origine juive. Mais en quoi la transcription grecque *Sumeôn* (Ac 15,4 ; 2 P 1,1 ; voir Blass-Debrunner-Rehkopf, 53,2<sup>5</sup>) serait-elle plus éloignée de son substrat sémitique que ne l'est de son côté *Ioudas* de *Jehouda* ? Et pourquoi n'a-t-on pas cherché à occulter le surnom araméen *Kèphas* ? Par ailleurs, quelle est la pertinence historique d'une affirmation comme celle-ci : "Les chrétiens sont, au 1<sup>er</sup> siècle, des juifs qui s'opposent à d'autres juifs..." (p.334) ? Où sont passés les chrétiens d'origine païenne ?

Le livre se termine par des pages très dures sur l'antijudaïsme des chrétiens. On les lit avec douleur, car elles rendent compte d'une réalité qui fait jusqu'à ce jour, la honte des chrétiens. Il n'empêche qu'il faut déplorer là encore des approximations, ne serait-ce que la méconnaissance pratique de la différence existant entre l'antijudaïsme et l'antisémitisme. Au reste, ce qu'on appelle malencontreusement l'antijudaïsme n'est souvent que la conséquence d'une option théologique qui tient à la christologie et qui entraîne forcément une attitude différente, selon qu'on est juif ou chrétien, par rapport aux Écritures d'Israël. Si l'histoire illustre les ravages d'une attitude d'exclusion, elle montre aussi – de façon moins éclatante malheureusement – que cette divergence théologique peut s'accompagner de tolérance, de respect et d'amour.

En somme. Gérard Mordillat et Jérôme Prieur ont écrit un livre stimulant, provoquant aussi, qui, par son attention minutieuse aux textes dans leur réalité littéraire, enrichit notre lecture, nous force à voir la dimension idéologique souvent sous-jacente aux textes et nous oblige bien des fois à reconsidérer nos positions. Mais aussi un livre qui, surtout au plan historique, ne se donne pas les moyens de parvenir à une restitution satisfaisante, se complaît dans des raccourcis audacieux mais peu sûrs, fait la part trop large à l'imagination et aux déductions hâtives, et n'évite pas des distorsions importantes.